

Zeitschrift:	Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber:	Revue de Théologie et de Philosophie
Band:	26 (1976)
Heft:	2
Artikel:	Sortir du monde : réflexions sur la situation et le développement des établissements monastiques aux Kellia
Autor:	Kasser, Rodolphe
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-381075

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SORTIR DU MONDE

Réflexions sur la situation et le développement des établissements monastiques aux Kellia

L'ancien site monastique copte des *Kellia* (ou « Cellules », en copte *n'ri*) est mentionné plusieurs fois dans les *Apophthegmata Patrum*, ainsi que dans l'*Historia monachorum in Aegypto*, l'*Histoire lausiaque* (de Pallade) et les *Conlationes* (de Cassien), sources du IV^e-V^e siècle. D'après ces attestations, les « Cellules » n'étaient, à cette époque primitive, qu'une localité d'importance très médiocre, et qui n'aurait dû laisser que des vestiges insignifiants, à peine perceptibles. Les Kellia en effet, selon ces textes, sont une simple et très petite agglomération de huttes servant d'étape occasionnelle entre deux sites monastiques beaucoup plus importants : *Nitrie* (aujourd'hui El-Barnoudji, dans le Delta égyptien occidental, à 13-14 km au sud-ouest de Damanhour), à une quinzaine de kilomètres au nord des Kellia, et *Scété* (aujourd'hui Ouadi Natroun, dans le désert de Libye), à une quarantaine de kilomètres au sud des Kellia. Les novices, nous dit-on, passaient d'abord quelque temps à Nitrie, à la lisière des terrains cultivés dans l'antiquité, dans un univers qui n'était pas encore trop différent de celui qu'ils venaient de quitter, puis, quand ils étaient devenus assez endurants, on les envoyait tout droit vers le sud, dans la fournaise, dans les solitudes hallucinantes et désertiques, à Scété ; ils effectuaient le trajet de Nitrie aux Kellia pendant la journée, puis ils se reposaient un instant, et se restauraient, en attendant la nuit ; en effet, dès qu'elle arrivait, ils se remettaient en chemin, pour arriver, à l'aube, à Scété ; de cette manière, ils évitaient d'être accablés par la chaleur pendant la partie la plus longue et la plus pénible de leur voyage¹.

Ainsi donc, les Kellia sont situés dans le désert de Libye aussi, à sa frange orientale. Dans l'antiquité, ces « cellules » se trouvaient à une dizaine de kilomètres des terrains cultivés et de leurs villages,

Cf. A. GUILLAUMONT : Le site des « Cellia » (Basse Egypte), *Revue archéologique*, juillet-septembre 1964, p. 43-50. R. KASSER : *Kellia 1965*, Genève 1967.

en sorte que, après deux heures de marche, les pèlerins pouvaient visiter les moines kelliotes, les consulter, leur apporter quelques vivres, quelques présents¹ ; mais l'homme moderne a fait reculer le désert, et dans le cadre de l'application des plans de la réforme agraire égyptienne, cette zone est atteinte maintenant par l'extension des travaux d'irrigation, le labour et la mise en cultures de nouvelles terres ; ce progrès entraîne, hélas, la destruction des ruines monastiques.

Certaines parties du site archéologique des Kellia avaient été observées (et occasionnellement même identifiées) par plusieurs voyageurs ou explorateurs déjà dans la première moitié du XX^e siècle, mais leurs récits, parfois publiés, étaient rapidement tombés dans l'oubli ; d'ailleurs, ces vestiges ne paraissaient pas menacés. Il a donc fallu attendre l'année 1964 pour que, simultanément, le défrichement de nouvelles terres atteigne les antiques « Cellules » et en détruisse plus de la moitié, et pour que, d'autre part, le professeur A. Guillaumont, de Paris (préoccupé depuis longtemps par le problème de l'identification du site des Kellia), parvienne, accompagné par moi-même, à redécouvrir et identifier une fois de plus notre site, mais cette fois d'une manière décisive ; il a, enfin, attiré l'attention du monde savant et des autorités égyptiennes sur les Kellia : non pas la localité monastique très modeste que nous faisait pressentir la littérature antique, mais l'ensemble infiniment plus stupéfiant que nous ont révélé l'observation, puis les fouilles archéologiques. En effet, nous le savons maintenant, les Kellia sont de beaucoup le plus vaste site monastique copte, l'un des plus grands aussi de la chrétienté, sinon le plus grand, avec ses mille cinq cent cinquante-cinq bâtiments, presque tous des couvents semble-t-il (j'ai pu les recenser et les situer sur un grand plan topographique couvrant plus de 100 km², de 1965 à 1972)². L'intervention énergique d'A. Guillaumont

¹ Voir ci-après, p. 10. Cf. aussi R. KASSER : Exploration dans le désert occidental, Qouçoûr Hégeila et Qouçoûr Ereima, *Kêmi*, 19, Paris 1969, p. 103-110.

² Cf. R. KASSER (avec la collaboration de S. FAVRE, J.-C. PASQUIER, R. PESENTI, D. WEIDMANN et divers autres) : *Kellia topographie*. Recherches suisses d'archéologie copte II, Genève 1972. On aura remarqué que les témoignages littéraires mentionnés plus haut sont tous du V^e siècle, ou plus anciens encore ; ils n'attestent que les débuts, très modestes, des Kellia. L'archéologie nous fait voir, elle, un établissement qui a duré du IV^e au VIII^e siècle, et qui a connu une extension bien supérieure à ce qu'on pouvait imaginer (voir ci-après, p. 11 etc.) ; mais cette évolution des Kellia, les historiens tardifs l'ont étrangement passée sous silence, peut-être à cause de certaines tendances « déviationnistes » (origénisme, monachisme attaché ici et là à des formes archaïques, et un peu sauvage, trop indépendant, etc.) qui s'étaient maintenues là ou s'y étaient développées. Les fouilles archéologiques aux Kellia combinent donc une lacune capitale de l'histoire de l'Eglise égyptienne, et du monachisme primitif.

a permis de sauver *in extremis*, et provisoirement, ce qui restait encore des Kellia ; plus de 700 bâtiments encore intacts, ou presque, ont échappé ainsi à une destruction certaine.

Les fouilles aux Kellia ont débuté dès le printemps 1965 par une campagne franco-suisse. Puis les travaux français et suisses ont été poursuivis séparément, à cause de l'immensité du site à explorer, et aussi parce qu'il était nécessaire d'appliquer simultanément deux méthodes de fouilles assez divergentes¹. Ainsi, la région des Kellia a été divisée en deux « zones archéologiques », la zone occidentale étant réservée à la France, et l'orientale à la Suisse. C'est là que, tandis que l'Institut Français d'Archéologie Orientale manifestait lui aussi son activité pendant plusieurs années, de 1965 à 1968 la mission archéologique de l'Université de Genève a effectué quatre campagnes de fouilles successives, entièrement financées par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, jusqu'au moment où, en 1969, à la suite de la guerre israélo-arabe de 1967, toute la région des Kellia est devenue terrain militaire, interdit aux étrangers. Certes, il m'a été possible de visiter ce site plusieurs fois encore, de 1969 à 1974, mais « en touriste » en quelque sorte, et à la faveur de permissions spéciales. Sans entamer le sol, j'ai pu effectuer encore de nombreuses observations topographico-archéologiques... On peut espérer cependant que, sur ce point, la situation finira par s'améliorer, et que de véritables campagnes de fouilles pourront à nouveau avoir lieu aux Kellia au cours des prochaines années.

Quoi qu'il en soit, les recherches effectuées dans le sol de ce site nous ont déjà fourni de précieuses informations scientifiques. Tout d'abord, elles nous ont fait mieux connaître, sur le plan linguistique (très important pour l'égyptologie), un des principaux dialectes de la langue copte, le bohaïrique (encore utilisé actuellement dans l'Eglise copte pour sa liturgie), par des inscriptions du Ve au VIII^e siècles²; or on n'ignore pas que, pour ce dialecte, à part cela, l'on n'a pratiquement aucun document antérieur au IX^e siècle (les manuscrits enfouis dans le sol du Delta, où il pleut abondamment chaque hiver, ne s'y conservent pas).

En outre on sait que, si l'on peut trouver parfois, chez nous, quelques vestiges de l'époque romaine, assez bien conservés, et s'il reste encore quelques édifices (spécialement des églises) du Moyen Age, en revanche, de tout le Haut Moyen Age, dans nos régions, les ves-

¹ La « méthode rapide » appliquée par l'Institut Français visait avant tout à dégager beaucoup de bâtiments pour connaître leur plan. La « méthode lente » appliquée par nos archéologues s'attachait à dater les structures observées par une analyse plus minutieuse de la stratigraphie.

² Cf. R. KASSER : La surligne a-t-elle précédé le « djikim » dans les textes bohaïriques anciens ? *Revue d'Egyptologie*, 24, Paris 1972, p. 91-95.

tiges sont très rares, et presque imperceptibles. Or ce n'est pas le moindre mérite des recherches archéologiques aux Kellia de nous permettre d'observer des monuments chrétiens du IV^e au VIII^e siècle de notre ère, souvent pratiquement intacts et presque complets, de la cave jusqu'au toit (coupoles de briques maçonnées), monuments qui n'ont été ni détruits par des événements violents, ni transformés inlassablement par leurs occupants successifs à des époques plus tardives. Nous les trouvons exactement tels qu'ils ont été abandonnés par leurs derniers habitants coptes, donc pour ainsi dire « fossilisés » grâce à l'action préservatrice du sable. On constate, par là, que l'administration musulmane, une fois installée en Egypte, n'a pas eu besoin de recourir à des persécutions pour venir à bout de la puissance temporelle de l'Eglise chrétienne (véritable Etat dans l'Etat), et pour ruiner en particulier les couvents du désert ; ces derniers, d'humble origine, étaient devenus souvent, on le sait, très riches¹ ; non seulement ils étaient régulièrement alimentés par les dons des croyants (pèlerins, villageois voisins, donateurs volontaires ou débiteurs), mais encore, ils avaient bénéficié, peu à peu, de nombreux legs pieux (fondations *in memoriam* assurant au testateur les prières du monastère pour le salut de son âme) ; ainsi, ces communautés dont, individuellement, chaque habitant avait renoncé à toute possession terrestre, étaient devenues, collectivement, propriétaires de très vastes domaines campagnards dans la vallée et le Delta du Nil, terres fertiles et bien cultivées (par des fermiers, des ouvriers agricoles ou du personnel servile attaché au monastère), propriétés permettant aux moines, adonnés à la prière plus qu'au travail manuel,

¹ Cf. I. A. GHALI (conférence donnée le 29.10.1971 au Centre d'Etudes Orientales de l'Université de Genève) : « A l'époque de Théophile (patriarche d'Alexandrie de 384 à 412), la vie monacale avait déjà atteint la phase ultime de son évolution. A l'isolement solitaire ou par groupes de deux ou trois, première forme du monachisme, avait succédé le cénobitisme... Le nombre de moines, si l'on en croit Pallade, est de un million deux cent mille ; chiffre manifestement exagéré. Mais si l'on n'en retient que la moitié, cela fait déjà dix pour cent de la population totale, près de vingt pour cent de la population valide. D'une initiative individuelle, le monachisme était devenu une institution. Les monastères arrivèrent ainsi à se substituer aux grandes fonctions que l'empire avait été incapable de remplir. C'étaient de vastes bâtiments qui réunissaient, outre les habitations des moines, leurs ateliers, leurs greniers, une hôtellerie, un hôpital, un asile, une église toujours accessible aux fidèles, et surtout une école. Le monachisme assumait (donc) dans la structure du pays un rôle de direction... (Ainsi), les monastères se sont démesurément enrichis ; les propriétés ecclésiastiques étaient les plus étendues d'Egypte. ... (Leurs) biens étaient gérés comme ceux des propriétaires séculiers, avec la même apanage, de sorte que la courbe de cet enrichissement correspondait en sens inverse avec l'appauvrissement de la population. Le résultat était facile à prévoir : un nombre croissant de vocations intéressées. Plus tard, Pallade rapportera que, rien que dans la ville d'Oxyrhynque, la moitié de la population était composée de religieux et de moines. »

de subsister dans le désert. Il a suffi que les Arabes, nouveaux maîtres de l'Egypte, abolissent les exemptions d'impôts dont bénéficiaient les couvents sous le régime constantinien, et, en inversant les avantages des fidèles des diverses religions, qu'ils frappent les chrétiens de taxes très supérieures à celles des musulmans. Ces mesures ont, d'une part, produit la conversion de nombreux chrétiens à l'islam, et elles ont, d'autre part, tari les sources de revenus permettant aux moines de survivre dans les territoires stériles où ils avaient implanté leur demeure. La population monastique a donc diminué, les bâtiments n'ont plus pu être entretenus et désensablés régulièrement¹. L'un après l'autre, ces monastères ont été abandonnés (après récupération de tout le matériel qui pouvait être réutilisé, soit par les moines voisins, soit par les Bédouins pillards du désert) ; alors très rapidement, amené par le vent, le sable a rempli les pièces jusqu'au plafond, et a maintenu en place les murs de brique crue, lesquels, à l'air, se seraient bientôt désagrégés et affaissés. Les archéologues ont eu, ainsi, le privilège de dégager et d'étudier aux Kellia, dans des conditions enviables, des édifices chrétiens du Haut Moyen Age, dont les structures sont directement héritées de l'architecture romano-byzantine classique, et dans lesquelles il est permis de voir un très proche parent des principaux ancêtres de l'architecture romane, telle qu'elle s'est manifestée en Europe occidentale, surtout dès le X^e-XI^e siècle. Ils ont pu, par la même occasion, étudier, au moyen des traces (innombrables et évidentes) qu'elles ont laissées (surtout dès le VI^e et jusqu'au VIII^e siècle)², les conditions de vie des moines kelliotes de cette époque évoluée de la vie du site.

On l'a vu plus haut (p. 1), conformément à la pensée de ceux qui avaient fondé cet établissement, et avaient voulu en faire seulement une agglomération très modeste, un simple logis d'étape, les Kellia n'avaient été, au IV^e siècle, et même encore pendant une partie du V^e siècle, que peu de chose sur le plan matériel. Cet état, d'ailleurs, correspondait parfaitement à la conception prédominante dans les milieux monastiques de cette époque. Au III^e siècle, les chrétiens avaient dû souvent lutter pour leur foi, qui avait été considérée comme impie par le pouvoir romain ; ainsi, les convictions de beaucoup de chrétiens, spécialement sous Dioclétien, avaient subi l'épreuve du feu ; certains en étaient morts, martyrs ; d'autres avaient confessé leur foi dans les tortures et les sévices, et même si

¹ Au désert, chaque tempête hivernale ou printanière accumule près des bâtiments, et même à l'intérieur, de véritables congères de sable, qu'il faut éliminer à mesure, si l'on ne veut pas être ensablé complètement.

² Les traces du IV^e-V^e siècle ont été le plus souvent presque entièrement effacées par les vestiges d'activités postérieures, d'autant plus que ces activités ont connu, semble-t-il, dès le VI^e siècle, un accroissement considérable.

leur vie leur avait été laissée, leur corps portait de glorieuses cicatrices, rappelant les souffrances endurées.

Au IV^e siècle, avec la conversion de Constantin au christianisme, la situation avait complètement changé. Etre chrétien, non seulement ne comportait plus aucun risque politique, mais encore, pour beaucoup, cette profession de foi, favorisée et encouragée par le pouvoir impérial, pouvait aider à acquérir des avantages matériels ; d'où la multiplication de conversions opportunistes, introduisant dans l'Eglise une ambiance qui ne devait guère convenir à ceux dont la foi était profonde et sincère¹. Les plus ardents parmi eux, même s'ils ne l'avouaient pas ouvertement, et même s'ils ne s'en rendaient peut-être pas compte, regrettaiient au fond d'eux-mêmes la période antérieure, celle des combats pour la foi, combats physiquement sanglants et souvent meurtriers. Dans les délices de la paix religieuse, et les confortables conséquences de la faveur royale, leur âme éprouvait comme une sorte de nausée spirituelle, elle aspirait à des luttes nouvelles, dans lesquelles se retremperait son courage. Et puisqu'il n'était plus question de provoquer en combat le pouvoir politique, rallié à la bonne cause, ces champions de la foi songèrent à s'attaquer à l'ennemi principal de Dieu et du christianisme, Satan lui-même.

On sait que l'Egypte (sauf la partie septentrionale du Delta) est un pays où il ne pleut pratiquement jamais : toute agriculture, toute végétation n'y peut survivre, même dans un terrain théoriquement fertile, qu'à la condition d'être irriguée ; or l'irrigation dépendait essentiellement, à cette époque, de la proximité du terrain par rapport au Nil, et il importait surtout que l'altitude de ces sols ne soit pas telle que les canaux et rigoles d'irrigation ne puissent les atteindre. On avait donc en Egypte, en ce temps-là comme aujourd'hui encore, deux « pays » nettement délimités (et l'on passait de l'un à l'autre pratiquement sans transition). D'une part, on pouvait admirer le

¹ L'affaiblissement de la qualité de la foi chrétienne, dans ces conditions nouvelles, a été très nettement ressenti par les chroniqueurs les plus perspicaces. Voyez par exemple (en traduction nouvelle) l'anecdote 180, telle qu'on la trouve en copte dans M. CHAÎNE : *Le manuscrit de la version copte en dialecte sahidique des « Apophthegmata Patrum »*, Le Caire 1960 : « Un père-moine a eu, en extase, cette vision : trois moines se tenaient sur l'un des rivages de la mer, et voici qu'une voix, venant du rivage opposé, est parvenue jusqu'à eux, disant : Recevez des ailes de feu, et venez jusqu'à moi ! Alors deux d'entre eux ont donc reçu des ailes de feu, ils se sont envolés, et ils ont atteint l'autre rive. Cependant, le dernier est resté en arrière, pleurant et poussant des cris. A la fin, toutefois, lui aussi a reçu des ailes, pas des ailes de feu certes, mais des ailes faibles, impuissantes, en sorte qu'il a volé péniblement, tantôt s'enfonçant (dans l'eau), tantôt émergeant, et il n'a atteint le rivage opposé qu'au prix de grandes souffrances. Ainsi en est-il de cette génération : même si elle aussi reçoit des ailes, elles ne sont pas en feu ; ce sont, tout au plus, des ailes faibles et impuissantes. »

pays irrigable¹, verdoyant, où il faisait bon vivre, où régnait toutes sortes de divinités propices, où s'entassait la population, dans un grouillement humain haut en couleurs, riche en fortes odeurs aussi, et dans un tohu-bohu bruyant (dont même l'Egypte moderne nous donne une image assez convaincante) ; ce pays-là, c'était « le monde », dominé par la cupidité, la sensualité, où l'esprit était comme asphyxié par les débordantes manifestations d'une matière luxuriante. D'un autre côté, encadrant sévèrement les contrées verdoyantes, on avait le désert, le pays purement minéral, ne tolérant aucune vie² ; zone de silence et de privations éminemment favorable à la vie spirituelle, mais pays aussi où avaient régné toutes sortes de divinités malfaisantes à l'époque pharaonique ; et à l'époque chrétienne, le désert était devenu le fief du Diable et de ses anges.

En pénétrant dans le désert, isolément (ermites) ou en petits groupes (communautés restreintes et archaïques), les moines, armés de leur seule foi, provoquaient donc Satan au cœur de son royaume lui-même. Alors ils pouvaient s'attendre à subir, de sa part, toutes sortes d'agressions, spirituelles et même matérielles ; en effet, les démons ne se contentaient pas de soumettre les ascètes à diverses tentations délicieuses, en essayant de les séduire, au milieu des privations les plus cruelles, par des visions voluptueuses, en se présentant à eux sous l'aspect de belles pécheresses en danger de mort, égarées dans ces contrées hostiles, et sollicitant un abri pour la nuit, etc. Il arrivait aussi que ces puissances malfaisantes, ne pouvant flétrir la volonté de l'ermite, le rouent de coups, et le laissent enfin, sur le sol de sa cellule, à moitié mort³.

¹ *Kémé* en copte, soit « la terre noire », expression désignant spécifiquement l'Egypte. Les anciens étaient, eux aussi, sensibles au contraste divisant ces deux régions ; ils opposaient *Kémé* « l'Egypte » à *toou* « la montagne » ou « le désert », les montagnes d'Egypte étant, de par leur altitude, automatiquement désertiques.

² Il n'y rôdait que quelques animaux sauvages (survivant surtout par leurs incursions dans les zones fertiles), ou quelques tribus de Bédouins pillards, subsistant davantage de leurs rapines (au détriment des habitants de l'Egypte fertile) que de ce qu'ils parvenaient à faire pousser, et des troupeaux qu'ils élevaient, autour de leurs rares oasis.

³ Cf. G. GARITTE : *S. Antonii vitae versio sahidica*, CSCO 117, Paris 1949. Nous traduisons ici un passage caractéristique (p. 12-13) de cet ouvrage classique : « C'est ainsi qu'Antoine s'équipa, et entra dans les cavernes éloignées du village, et il s'y installa, après avoir prescrit à quelqu'un de lui apporter son pain pour beaucoup de jours. Lui-même, donc, pénétra dans l'une des grottes, et il y resta seul, après en avoir refermé l'ouverture. Cela aussi, l'Adversaire ne put le supporter, tant il craignait que peu à peu Antoine (par son exemple) ne remplisse le désert d'ascètes. Le (Diable), accompagné d'une multitude de démons, organisa donc une expédition nocturne (contre le moine), et il le roua de coups violents, au point de le laisser gisant sur le sol (sans forces), incapable de proférer un son, tant était cruelle la souffrance causée par les coups. »

Certes, dans ces combats comme dans ceux des martyrs et des confesseurs, au temps de Dioclétien, Dieu restait finalement vainqueur. En s'enfonçant presque nu et sans armes dans le désert tout vibrant de manifestations diaboliques, le moine faisait évidemment preuve d'audace, mais il savait que son audace serait payante, pour autant qu'elle soit produite, non pas par quelque présomption humaine, mais par une foi inébranlable. L'ermite, étant intimement persuadé que Dieu était avec lui, savait qu'en pénétrant dans la fournaise du désert il y faisait pénétrer Dieu avec lui, et que Dieu sortirait finalement vainqueur de ce duel, même s'il se déroulait sur le terrain favori de son adversaire. De même que les martyrs, si l'on en croit les hagiographes, avaient vis-à-vis des juges qui les questionnaient et les torturaient une attitude souvent provocante¹, tant ils désiraient souffrir pour leur Dieu, et voir ce Dieu triompher de ses adversaires par le témoignage de leur endurance et de leur attachement inébranlable à la foi, de même l'intrusion des ermites dans le désert était en soi un défi, une provocation à la puissance ennemie, un appel à subir de sa part toutes sortes de privations et de sévices, prévus et désirés, mais aussi, c'était l'audacieuse conviction que de ces combats-là encore Dieu sortirait vainqueur, et infligerait à son Adversaire, une fois de plus, des défaites cuisantes, retentissantes et humiliantes.

La pénétration de l'ermite dans le désert était donc, beaucoup plus qu'un simple déplacement géographique, un acte de foi, une provocation au miracle. En passant du « monde » christianisé (déjà un peu organisé, officiellement, en « Cité de Dieu ») au désert (royaume du Diable), le moine franchissait donc une sorte de *frontière métaphysique*. Comme on se jette à l'eau, dans une eau glacée, par un geste brusque, en s'arrachant d'un seul coup à ses hésitations, le moine primitif ne s'attardait pas à la limite des terres cultivées et du désert. C'est pourquoi les Kellia de cette époque ne pouvaient être qu'un simple et modeste logis d'étape, et non pas une résidence de plus en plus florissante. Quand s'organisèrent peu à peu, en Egypte, des communautés primitives encore modérément peuplées, leurs chefs, dans un esprit de pédagogie, songèrent à doser les épreuves, pour éviter des échecs individuels retentissants, capables de démoraliser le reste du groupement humain confié à leur responsabilité. Ainsi, pendant la période où ses supérieurs le jugeaient encore trop « tendre », trop faible, pour affronter le désert satanique, ils se contentaient de donner au jeune moine, au novice, une instruction préliminaire, dépourvue d'épreuves trop sévères ; on l'élevait, on le formait au milieu de ce « monde » dont il allait se détacher peu à

¹ Cf. par exemple II Maccabées 7, 30-38.

peu, dans quelque couvent proche des grouillements humains, à Nitrie par exemple ; puis, quand il était jugé suffisamment endurci, le moine était envoyé au front, au combat, vers le sud, dans le désert de Libye, à Scété, dans la vallée désolée du Ouadi Natroun, où l'eau est rare, en dehors de quelques petits lacs résiduels qui s'y succèdent en chapelet (comme ceux de notre Engadine), miroirs reflétant, avec des teintes rose tendre, l'éclat insoutenable du ciel, mais lacs dont l'eau est si salée, si fortement gorgée de nitre, que leurs plages resplendissent d'une pellicule blanche et craquante sous les pas, comme une neige d'abord fondante puis surprise par le gel.

L'étonnante densité d'occupation que nous avons pu constater aux Kellia, à partir du VI^e siècle, et surtout du VII^e siècle semble-t-il, correspond à une évolution profonde du monachisme égyptien, modifié peu à peu dans son essence même.

Il y a, tout d'abord, le fait qu'un mouvement basé sur une tension spirituelle constante est presque nécessairement condamné à disparaître ou à s'enraciner dans un institutionnalisme où, peu à peu, les contingences matérielles récupèrent la place importante que les fondateurs du mouvement leur avaient refusée à l'origine ; il en a été ainsi de l'Eglise chrétienne, et il en a été ainsi, de même, du monachisme, particulièrement en Egypte ; au point que, petit à petit, les derniers adeptes d'un monachisme « de tension » et de vocation purement individuelle, sans être formellement condamnés, ont été regardés avec une certaine suspicion, leurs idées « non conformistes » paraissant un peu hérétiques, comme celles des réformateurs et des « prophètes » dans l'Eglise. On voyait en eux des originaux respectables certes s'ils avaient une assez forte personnalité, et pouvaient (par des miracles, etc.) exercer quelque ascendant sur ceux qui les visitaient ; mais en même temps, ces moines « sauvages » (en quelque sorte « hippies » anarchisants de l'antiquité chrétienne) effrayaient et scandalisaient un peu le croyant ordinaire, dont la vie était un sage partage, un savant dosage entre le tribut dû décentement à Dieu (pour mériter les récompenses célestes) et la part substantielle que l'homme naturel tient à réservier à ses plaisirs et à son confort, pour ne pas gâcher sa vie terrestre, et la passer aussi agréablement que possible.

D'autre part, les exemptions d'impôts dont profitait les monastères, à un moment où l'administration fiscale byzantine appesantissait toujours plus lourdement sa main sur les contribuables égyptiens¹, ont fait, progressivement, refluer vers les couvents des foules considérables, petites gens surtout, paysans ayant dû vendre leurs

¹ Le pays avait été, au VII^e siècle, si cruellement pressuré, que les coptes ont considéré l'invasion arabe de 639 comme l'aurore d'une véritable délivrance.

terres pour payer les taxes (ou ayant réalisé des ventes fictives à des membres de leur famille pour échapper à l'impôt), artisans ruinés eux aussi, etc., tous bons chrétiens sans doute, mais rarement animés par une vocation monastique véritable. Les monastères pouvaient difficilement refuser de recevoir ces recrues issues de l'Eglise égyptienne, et souvent recommandées par les prêtres de ses paroisses ; mais ils ont dû s'organiser de manière à pouvoir absorber, et encadrer, sinon assimiler, ce troupeau humain souvent disparate, et qui parfois, avec le temps, et un certain regret de la vie laïque, devenait peu commode (les nouveaux arrivants avaient tendance à recréer la vie du village à l'intérieur du couvent : il y a, sur ce sujet, des pages savoureuses de l'écrivain copte Chénouté, supérieur du gigantesque couvent d'Atripé).

Cette augmentation si considérable et durable des effectifs monastiques a obligé les supérieurs des couvents à reviser peu à peu, et radicalement, leur politique générale d'implantation de leurs établissements. On peut certes, auprès d'un faible point d'eau, faire vivre au cœur du désert, très frugalement, un ermite, ou un petit groupe de moines. Mais ce qui est matériellement possible pour quelques individus isolés (moines en nombre restreint, ou petite tribu de Bédouins errants) ne l'est plus pour une foule (raison pour laquelle, évidemment, les déserts sont des déserts, pratiquement inhabités, et où l'on ne saurait voir s'établir durablement des populations civiles nombreuses, ou des monastères aux effectifs trop considérables).

Quelques couvents certes, établis auprès de points d'eau à débit suffisant, ont pu se maintenir, tels ceux de Saint-Paul et de Saint-Antoine à quelque distance de la mer Rouge. Ils l'ont pu, certes, en renonçant à gonfler exagérément leurs effectifs, et en se gardant de trop dépasser le nombre qu'ils pouvaient nourrir raisonnablement, avec les dons que leur apportaient quelques visiteurs occasionnels, et avec les légumes qu'ils pouvaient cultiver en irriguant la surface que leur permettait le débit de leur source. Pour cela, évidemment, ils ont été amenés à inclure cette source à l'intérieur de leur muraille d'enceinte, donc à traiter comme leur bien privé ce qui avait été, précédemment, le bien public, à la disposition des assoiffés de passage, quels qu'ils soient ; et cette politique nouvelle, d'accaparement, n'a pas été sans conflits avec les Bédouins du voisinage ; on s'en est tiré par divers compromis, toujours précaires¹.

¹ On imagine assez bien l'agacement des Bédouins, souvent restés païens, vis-à-vis de ces chrétiens qui venaient s'installer dans leur désert ; voilà qui pourrait expliquer certaines réactions violentes des nomades à l'égard des couvents quand, à l'époque islamique surtout, du IX^e au XI^e siècle, ils ont

Mais la plupart des monastères, appelés à s'agrandir sans cesse davantage, pour recevoir, loger et utiliser les nombreuses cohortes de leurs nouveaux habitants, ont dû renoncer à s'établir trop à l'intérieur du désert. Evidemment, il était peu judicieux, et d'ailleurs dangereux (pour la discipline, pour la vie spirituelle des moines) de les installer tout simplement au milieu des populations, dans les villes ou les campagnes d'Egypte. Il fallait donc trouver une solution moyenne, comportant à la fois les avantages du désert (silence, éloignement des foules, des tentations profanes, etc.) et de la proximité du monde (ravitaillement assuré, puis, quand les couvents sont devenus propriétaires de vastes surfaces agricoles, et ont acquis une grande puissance économique, relations faciles et rapides entre le couvent, cerveau d'une vaste organisation de travail, et ses propriétés, ainsi que les milieux d'affaires, sans oublier, bien sûr, les milieux ecclésiastiques opulents qui pratiquaient, vis-à-vis des monastères, un pieux mécénat) ¹.

C'est ainsi que les Kellia, pensons-nous, maigre lieu d'étape dans la première période du monachisme copte, se sont trouvés admirablement situés pour jouer un rôle important, et devenir florissants et peuplés, dans la seconde période. Cette région se trouvait à dix ou douze kilomètres des régions cultivées et habitées par une popu-

osé attaquer et piller ces établissements détestés, encore assez riches pour tenter leur convoitise, mais non plus assez forts ou bien protégés pour être en état de se défendre efficacement. Les Bédouins « habitaient » telle ou telle contrée du désert, où, en nomades, avec leurs chameaux, ils se déplaçaient périodiquement, de point d'eau en point d'eau. Qu'un humble ermite vienne s'installer dans les parages, les Bédouins, gens d'honneur et d'hospitalité, le toléraient sans le fréquenter, et lui permettaient de profiter, lui aussi, de leurs puits ou de leurs sources. Mais voici que quelques disciples se groupaient autour de l'ascète. Puis il se formait une communauté de plus en plus nombreuse, qui venait à accaparer « sa » source (considérée comme découverte miraculeusement par le fondateur de l'établissement monastique). Rien d'étonnant si les premiers occupants du désert se sont sentis spoliés, d'autant plus que la règle d'hospitalité et de loyauté bédouine ne pouvait guère jouer envers les nouveaux arrivants, à qui leur nombre et les protections officielles donnaient de l'assurance, et qui considéraient avec mépris (« païens », « fils du Diable ») les premiers occupants de ces lieux. On peut citer, cependant, divers types d'accompagnements entre les moines et les Bédouins. Au monastère de Saint-Paul, on a intentionnellement laissé l'une des sources hors de la muraille d'enceinte du monastère, cette source restant à la disposition des Bédouins. Au monastère (grec et non copte) de Sainte-Catherine, dans le Sinaï, les moines, plus fortunés que les Bédouins, en utilisaient plusieurs à leur service, et outre l'eau qu'ils leur fournissaient, ils leur accordaient encore, régulièrement, divers secours alimentaires, contre l'engagement que ces nomades n'attaquaient ni le monastère, ni les caravanes de pèlerins qui s'y rendaient, caravanes très vulnérables dans les défilés montagnards, d'une beauté sauvage et saisissante, permettant de pénétrer à l'intérieur de la péninsule désertique.

¹ Voir ci-dessus, p. 114.

lation dense. On y jouissait donc des avantages du désert, silence et solitude (avantages qui sont restés cependant tout relatifs et sont allés certainement en diminuant à mesure que la population des « Cellules » est allée en s'augmentant, et, avec elle, le va-et-vient incessant des visiteurs de toutes sortes).

En même temps, on était à deux heures de marche des régions où la vie économique et sociale (à laquelle les couvents prenaient désormais une part active) était intense. L'installation « au désert » n'avait plus du tout la même signification qu'auparavant. Ce n'était plus un acte de portée métaphysique, une aventure héroïque et un peu folle, de la folie de ceux qui osaient, sûrs de l'appui de Dieu, aller braver son Adversaire jusque dans son repaire. Aller dans le désert n'était plus, réellement, « sortir du monde » dans le sens de « rompre avec lui », pour passer déjà, physiquement, pendant cette vie de chair, dans un monde métaphysiquement autre, celui du miracle permanent, du Royaume de Dieu.

Désormais, « sortir du monde » devenait en quelque sorte une solution de commodité, permettant de garder avec ce « monde » les relations privilégiées qu'on avait sélectionnées et déterminées, sans être gêné par les « nuisances » de ce même « monde » (bruits, tumultes, désordres sensuels trop grossiers).

Il en a été un peu, pourrions-nous dire, comme de la vie en ville ou à la campagne dans nos régions, il y a quelques générations d'abord, puis à l'époque moderne. Tout d'abord, les villes étaient des centres d'attraction et de prospérité économique, et d'activité intellectuelle et culturelle, sans être toutefois si grandes, si mécanisées, que la vie y devienne insupportable ; alors beaucoup d'hommes désiraient vivre en ville, et se considéraient comme fortunés s'ils parvenaient à ce privilège, et comme malheureux s'ils étaient obligés de vivre en pleine « cambrousse », à la campagne ou à la montagne. En même temps, il se trouvait quelques esprits originaux pour prêcher le « retour à la terre », pour souhaiter vivre hors des villes et plus près de la nature ; joignant l'exemple à la parole, si possible, ces idéalistes se faisaient réellement paysans, de plaine, de collines ou de montagnes.

Puis les temps ont changé. Les villes se sont développées de telle façon, le trafic des engins mécanisés s'y est accru d'une manière si énorme que la vie des citadins est devenue de plus en plus difficile : air presque irrespirable, vacarme continu, hâte fébrile, toutes agressions incessantes contre la santé physique et mentale humaine. Les citadins fortunés, et motorisés bien sûr, ont donc commencé à émigrer à la campagne ou à la montagne, sans rompre aucunement avec leur activité citadine et lucrative, ni avec les ressources intellectuelles et artistiques de leurs cités. Tout d'abord, ils se sont acquis des rési-

dences secondaires, à une distance raisonnable des villes, de manière à pouvoir y passer, non seulement leurs vacances, mais encore une partie appréciable de leurs week-ends. Ensuite, ils ont délibérément installé leur résidence principale à la campagne proche de la ville où ils avaient leur travail, à portée d'un bref trajet en automobile, de manière à jouir des avantages de la nature agreste (silence meilleur, air plus pur, etc.), sans renoncer aucunement aux avantages (économiques et culturels) de la ville. Il y a, dans cette attitude d'ailleurs fort compréhensible de l'homme moderne (cherchant à sauver d'une détérioration incessante la « qualité de sa vie »), quelque chose d'un romantisme un peu factice, d'un « retour à la terre » plus apparent que réel, car même si l'on a raison (pour sa santé physique et mentale) de cultiver quelques fleurs, quelques légumes dans son jardin, même si l'on coupe un peu de bois pour son feu de cheminée, si l'on se salit ainsi un peu les mains, si l'on y attrape quelques callosités et quelques ampoules, ces quelques exercices physiques occasionnels (ces « simagrées », penserait un vrai paysan) ne sauraient suffire à faire, d'un citadin, un homme vivant uniquement du travail de sa terre, un authentique agriculteur.

On peut dire, en conclusion de cette étude, que le développement démesuré du site monastique copte des Kellia au VI^e-VII^e siècle, tel que nous l'ont fait connaître les campagnes archéologiques récentes (et surtout celles de l'Université de Genève), atteste, dans cette partie de la frange orientale du désert de Libye, un changement de mentalité du même ordre. « Sortir du monde » est devenu, plutôt qu'un renoncement total, une solution de commodité jusqu'à un certain point. Les monastères se sont multipliés dans cette région désertique proche des terres cultivées, utilement dotée d'une nappe phréatique abondante à sept mètres de profondeur environ, en sorte que les travaux pour la fondation de chaque nouvel établissement (créé souvent sur l'initiative de quelque riche chrétien demeuré dans « le monde ») commençaient par le creusement d'un puits ; la terre extraite des couches profondes (sable durci par une forte proportion de sel) pouvait être immédiatement broyée et malaxée avec l'eau ainsi obtenue, et l'on produisait ainsi à peu de frais (comme on le fait aujourd'hui encore dans cette région) les premières briques crues dont on avait besoin pour construire ; ensuite, les matériaux étaient extraits d'autres carrières ouvertes pour la circonstance dans le sous-sol avoisinant. Et quand le bâtiment était achevé, ses habitants (moines proprement dits avec leurs serviteurs) pouvaient vivre en partie des produits d'un jardin facile à irriguer, en partie aussi, et surtout, des dons que leur mécène ou de pieux visiteurs leur faisaient parvenir (sans compter les redevances provenant de leurs diverses propriétés dans l'Egypte cultivée, pour autant qu'ils en

aient reçu en legs)¹. Les monastères kelliotes ont pu jouer ainsi un rôle économique et social important, dans le cadre du Delta égyptien. Ils ont pu jouer un rôle politico-ecclésiastique aussi, dans les conflits qui ont opposé l'Eglise copte à Byzance après le concile de Chalcédoine (451), quand, à plusieurs reprises, des hordes nombreuses de moines sortis du « désert » ont marché sur Alexandrie pour en chasser le patriarche melkite que Byzance leur avait imposé *manu militari*, et pour y remettre à sa place le patriarche légitimement choisi par la majeure partie de l'Eglise copte orthodoxe.

Cette puissance mondaine (économique et politique) acquise par les monastères coptes, malgré leur apparent détachement du monde, a fait leur splendeur séculière, mais a causé aussi leur ruine. Rentrés subrepticement dans un monde dont ils avaient prétendu sortir, rentrés effectivement (par toutes sortes de relations sociales et économiques rétablies) malgré quelques distances maintenues, ils devaient, pour la plupart, s'effondrer avec ce monde (lié trop étroitement au monde byzantin), touchés par les coups des conquérants arabes, puis, surtout, asphyxiés par les mesures politico-économiques nouvelles prises par les nouveaux administrateurs de l'Egypte.

Les premiers ermites pleinement « sortis du monde » avaient cru vivre plus dangereusement que les opportunistes de leur époque, et les trop sages et astucieux administrateurs de l'Eglise et des couvents coptes qui les ont imités au cours des siècles suivants ; pourtant, ne comptant que sur Dieu, ils ont eu Dieu avec eux, en plein désert, et, de miracle en miracle, leur foi a triomphé, à la barbe même de Satan, de toutes les embûches et les persécutions que pouvait leur opposer l'Adversaire.

Les moines tardifs des Kellia ou d'ailleurs, « sortis du monde » sans en sortir vraiment, n'ont pas vu se réaliser les miracles espérés quand l'épreuve s'est abattue sur eux. Leur faiblesse, en définitive, aura été de n'avoir pas choisi, plutôt que la force politico-économique (force essentiellement éphémère), la « faiblesse aux yeux des hommes », faiblesse éminemment favorable aux manifestations miraculeuses de la puissance de Dieu (cf. II Cor. 12, 9-10).

RODOLPHE KASSER.

¹ Voir ci-dessus, p. 114.